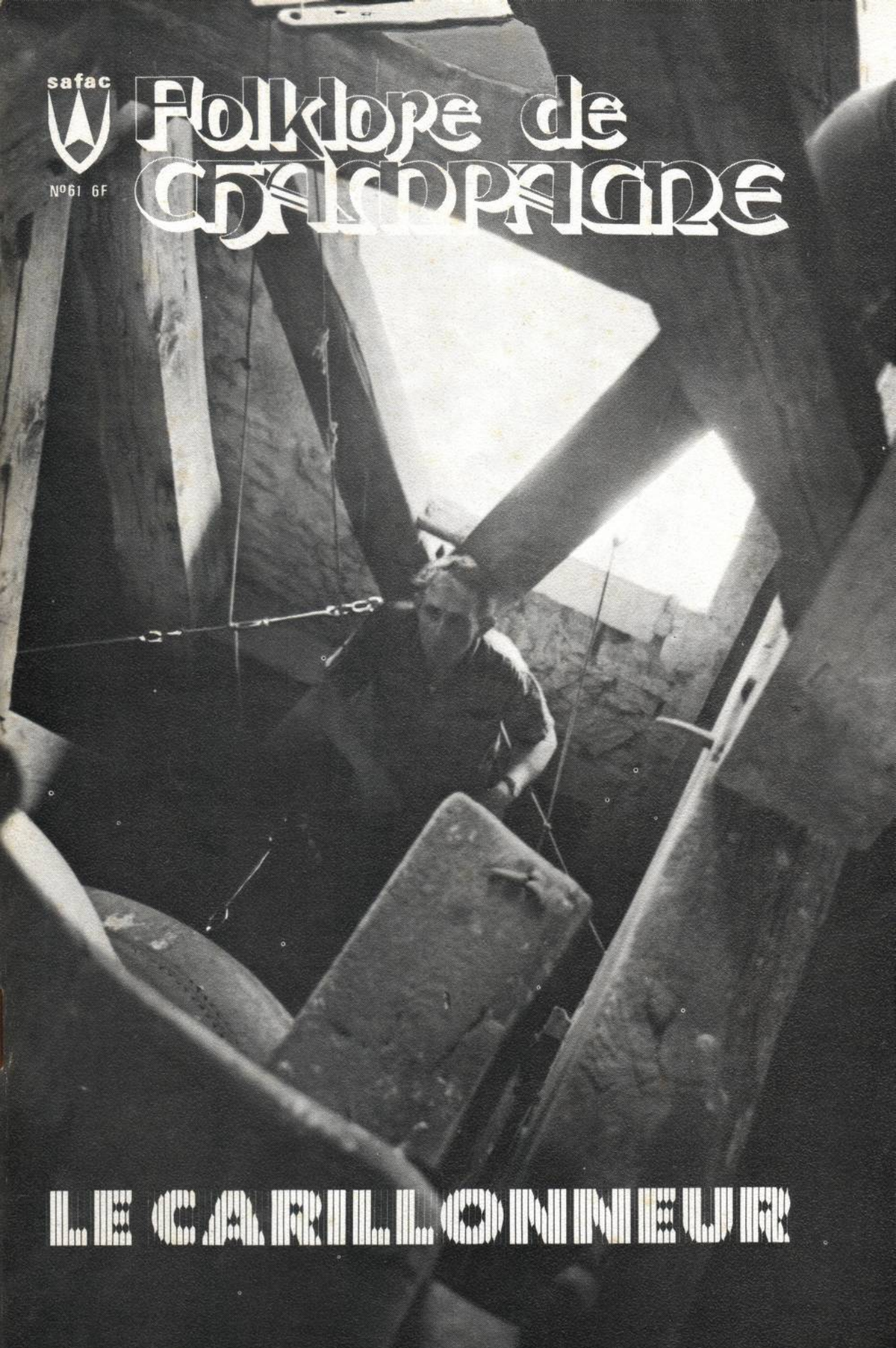
safac

Folklore de Champagne

N°61 6F



LE CARILLONNEUR

Marcelle Scrève
Ensemble Les Verderoles
de la Chapelle-Saint-Luc

Bulletin trimestriel

Société des Amateurs de Folklore et Arts Champenois
Rumilly-lés-Vaudes
10260 Saint-Parres-lés-Vaudes

Gérant
Jean Daunay

Conseiller technique
Gilbert Roy

Conseiller rédactionnel
Jean Déguilly

C.C.P. Safac 16.832.44 Paris

Abonnements

De soutien	30 f
Simple	20 f
Etranger	50 f
Bienfaiteur	100 f

Points de vente
Jean Daunay
Rumilly-lés-Vaudes
10260 Saint-Parres-lés-Vaudes
Au Point du Jour
1, rue Urbain-IV - 10000 Troyes

JUILLET 78
Numéro 61

LE CARILLONNEUR

Enquête
Jean Daunay

Photos
Jean Daunay
Michel Foucher

Maquette
Gilbert Roy

Impression Offset
Imprimerie SONODA
Z.I. La Maladière - 10300 STE-SAVINE
Dépôt légal 1978 N° Reg. 784
Commission Paritaire N° 53035

Reproduction interdite
sauf autorisation de l'Editeur

Peu de vocables sont aussi transparents que le mot « carillon » (du bas latin *quadrilio* = quaternaire) : les carillons primitifs consistaient en une modeste série de quatre cloches.

Une cloche isolée ne peut diffuser qu'un symbolique appel.

Deux cloches associées se prêtent déjà à un message verbal.

« Comment puis-je gagner le ciel ? », demandait un riche laboureur à un moine mendiant et celui-ci de répondre : « *Audite campanas monasterii ; dicunt : dando, dando, dando* » (Ecoutez les cloches du monastère ; elles disent que c'est par des dons, des dons, des dons).

Avec trois cloches qui se répondent, apparaît la notion de dialogue : « Digue, digue, digue - Digue, digue, don » (Les Cloches de Corneville). Et l'on se souvient peut-être du Baron de Crac qui, guerroyant aux Pays-Bas, fut averti par la disparition des « don » de la rupture imminente des... « digue(s) ».

Avec quatre cloches naît le *carillon*.

Le plus ancien que l'on connaisse fut construit à Alost (Belgique) en 1487, c'est-à-dire hier. Bientôt, les principales villes des Flandres et de la France du Nord eurent le leur. Mais on sait combien les guerres furent cruelles aux cloches et aux clochers...

Dans la présente livraison de « Folklore de Champagne », nous avons voulu mettre à l'honneur les rares carillonneurs traditionnels qui subsistent dans notre région et à notre époque.

Ne disposant jamais des huit cloches qui constitueraient une octave et moins encore de la demi-douzaine de cloches qui viendraient s'intercaler entre ces huit cloches pour fournir des demi-tons, ils réussissent une gageure : interpréter des ritournelles « savantes » à l'aide d'un instrument « simplet ». Encourageons-les à nous charmer... et à faire des émules.

Jean DEGUILLY.

Couverture I — M. Dumont dans le clocher de Champignol-lez-Mondeville
Couverture IV — Le carillon vibre

LE CARILLONNEUR DE CHAMPIGNOL

Champignol-lez-Mondeville. Soir de Pentecôte 1977. L'angélus sonne au clocher de l'église Saint-Laurent, tout au haut du village. Un angélus peu commun, que les Champignolais n'écoutent plus, tant ils sont habitués de l'entendre trois fois par jour, à l'occasion des grandes fêtes.

En revanche, l'étranger, celui qui, par hasard, se trouve à passer au village, est agréablement surpris. Il s'arrête pour écouter.

Entendre carillonner dans nos campagnes est un plaisir rare dont on apprécie la valeur.

Une pause est indispensable. Elle permettra de mieux savourer chacun de ces airs naïfs qui tombent des abatsons, quatre fois répétés pour qu'on les perçoive mieux.

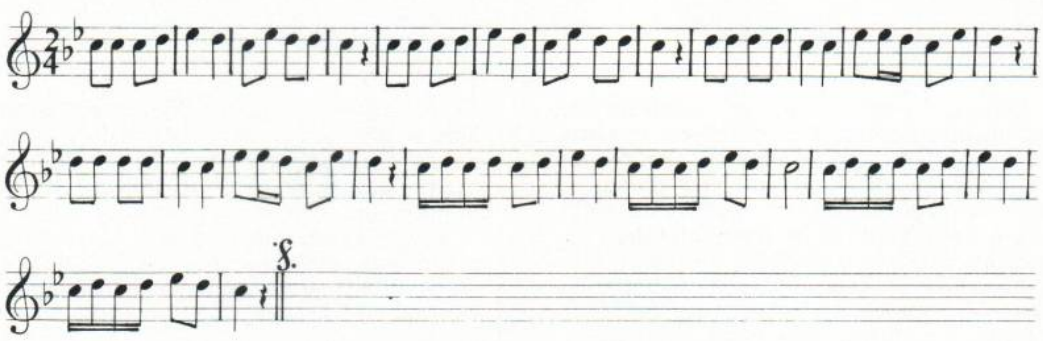
Au clair de la lune :

Le début de la mélodie est conforme à ce qu'on en connaît. Quatre mesures frappées sur trois cloches. Puis on a l'impression que l'instrumentiste interprète, qu'il improvise, qu'il s'amuse à nous leurrer. Il a des trouvailles. L'air n'est plus celui que l'on attend. Il semble que certaines notes soient parfois comme escamotées, mais malicieusement compensées ; le rythme devient plus rapide qui, tout en les faisant oublier, restitue presque les notes omises, sans les donner.

Comme la quasi totalité des sonneurs de nos campagnes, le carillonneur de Champignol n'a que trois cloches à sa disposition. Il doit s'en accommoder. Et toutes les mélodies, même les plus simples, ne lui sont pas directement accessibles. Alors il ruse, il compose, il invente, et l'auditeur est tout surpris de reconnaître un air familier, sans approuver tout à fait la métamorphose, conquis cependant, et admiratif.

Quatre fois le refrain et le couplet se répètent, pour qu'on les apprécie. Quatre fois, les cloches redisent leur chant, un chant dont la simplicité n'est qu'apparente.

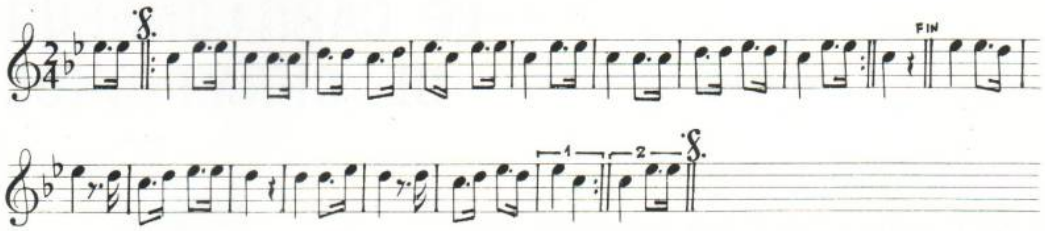
Le sonneur affirme qu'il tient à rester libre de son programme et qu'il n'a de comptes à rendre à personne quant au choix des morceaux qu'il exécute. Il prétend composer ses angélus au gré de sa fantaisie. Cependant il a intégré dans son programme du soir, cet **Au clair de la lune** qu'on lui voit mal interpréter à un autre moment.



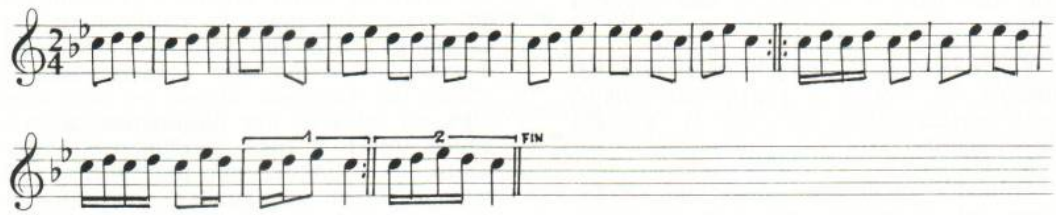
Après quelques secondes d'arrêt, pendant lesquelles vibrent encore les ondes propulsées du clocher, un autre air s'envole.

Vas-y don(c) dans ta vigne, couper tous les chardons.

Vive et rapide, la mélodie est courte. C'est une invite moqueuse adressée au vigneron peu soigneux de la terre qu'il abandonne aux herbes folles. « Allons, mauvais ouvrier, il faudra bien que tu consentes à débarrasser ta vigne des mauvaises plantes qui l'envahissent, si tu veux récolter quelques raisins. N'as-tu pas honte de ta paresse ? C'est l'heure de réfléchir à ton devoir. Il faut, ce soir, pour demain, prendre de bonnes résolutions ».



Un morceau brillant vient ensuite. Un air auquel le sonneur ne saurait donner de titre mais qu'il déclare le plus difficile de son répertoire. Les doubles croches et les triolets y sont accolés, qui exigent en effet, de la part de l'instrumentiste, une extrême attention dans l'exécution, ainsi qu'une parfaite possession de ses moyens physiques.

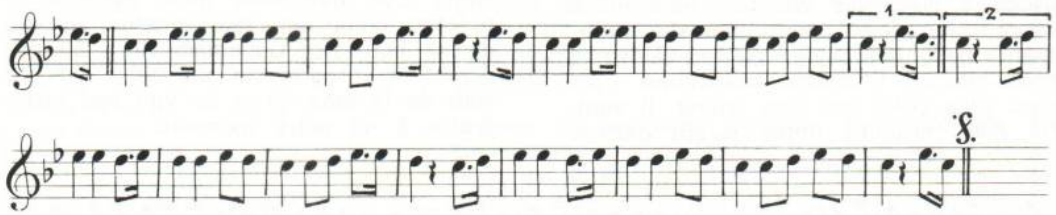


Le récital se termine par un air de circonstance, mi-sérieux, mi-plaisant.

Si je meurs, je veux qu'on m'enterre...

La mort peut nous surprendre cette nuit. Il est sage que nous réfléchissions à cette éventualité avant de nous endormir. Sommes nous prêts ?

Quand nos oreilles semblent avoir ouï quelques mesures de la mélodie bien connue, là encore, celle-ci nous quitte. Nous avons de la peine à suivre pendant un moment et, soudain, nous retrouvons notre air. Après quelques instants de liberté, il s'asservit de nouveau aux cloches, en un arrangement curieux, mais point désagréable.



Qui, du sonneur ou de l'instrument, commande l'autre ? Sont-ce les cloches qui résistent à la mélodie ? Est-ce au contraire, le sonneur qui les oblige à dire ce qu'elles auraient tendance à refuser ? Deux sentiments contradictoires se mêlent dans la réflexion de celui qui, sans souci de cette apparente contradiction, est resté immobile, au pied de l'église de Champignol.

Le carillonneur (qui sait son auditeur attentif) a choisi d'ajouter, pour lui plaire, une mélodie contrastant avec les trois qui l'ont précédée. Il la joue sur un rythme vif. C'est celle dont, habituellement, il annonce nos modernes matines.

M. Robert Dumont est vigneron de son état, et chef de la société de musique locale. Il carillonne depuis 1954, année où il a succédé à M. Louis Braux, lui aussi carillonneur. (1)

Ce dernier, âgé alors de 75 ans, avait débuté très jeune dans le métier. Comme ce prédécesseur avait hérité de son propre devancier, M. Gérard dit Cadet Prosper, les airs qu'il a ensuite confiés à M. Dumont, on mesure la chance qu'ont eue les habitants de ce village. Grâce à ces trois hommes, Champignol a pu conserver une tradition fort ancienne.

Le sonneur actuel a cependant un réel avantage sur ses confrères. Il n'a plus la charge de remonter l'horloge, à raison de 200 tours de manivelle chaque jour. Un système électrique commande maintenant le mécanisme ainsi que la sonnerie des heures et des angélus non carillonnés.

1) M. Louis Braux était le père de M. André Braux, auteur des « Notes sur le parler de Champignol ».

Mais suivons M. Dumont dans l'exercice de sa fonction.

Il grimpe au clocher par un escalier de pierre avant de gravir deux échelles successives séparées par un palier ténébreux. Là, adossé contre un croisillon du bâti de la charpente, à contre-jour, le maître contemple ses cloches. Trois grosses : la note **do** face à lui, le **ré** à sa gauche et le **mi bémol** sur sa droite, énormes, pesant respectivement 1800, 1200 et 900 kilos.

Trois autres, plus petites, sont juchées plus haut dans la charpente. Elles donnent les mêmes notes, à l'octave supérieure.

On ne sonnait autrefois les six cloches ensemble que lors des fêtes solennelles : Noël, Pâques, la Saint-Laurent (fête patronale), l'Assomption et la Toussaint. Pour les fêtes mineures comme la Saint-Eloi (fête des cultivateurs), ou la Saint-Paul (patron des vignerons), on se servait alternativement des trois grosses ou des trois petites.

Actuellement, les cloches restent constamment couplées. « A quoi bon faire une différence quelconque dans la sonnerie, dit finement M. Dumont, puisque les offices eux-mêmes se ressemblent et qu'on ne distingue plus, maintenant, les grandes fêtes des moins importantes?»

Le carillonneur se trouve donc face à ses cloches, solidement calé contre une poutre. Cela lui donne l'assise indispensable à un travail intense, aussi bien intellectuel que physique.

Une boutade avant l'effort. M. Dumont tient à préciser que les cloches ne sont pas, comme on pourrait le croire des instruments « à cordes » mais, bien au contraire, des instruments « à vent ». Il s'agit bien entendu du vent d'hiver dont il veut parler, du vent qui l'oblige à s'emmitoufler de laine, à porter mitaines et casquette, afin de résister aux morsures du froid que ce vent propulse, en courants d'air acides, au travers des abat-sons.

Mais ce soir il fait bon, au sommet du clocher de Champignol. L'air y ventile une fraîcheur agréable et douce. Notre homme est en place, prêt à exécuter un numéro qui ne semble facile qu'au profane.

Les battants des trois grosses cloches sont reliés au croisillon contre lequel est adossé le sonneur, par des chaînes métalliques comportant anneaux et vis réglables (2). Les longes qui brident les battants des trois autres viennent se fixer sur ces chaînes, à proximité des deux mains du carillonneur. En tirant — ou plus exactement en opérant une rapide pression — sur chacune d'elles, il amène les battants au contact de la panse des deux cloches ayant même note, le **ré** à **main gauche** et le **mi bémol** pour **l'autre main.** C'est le **pied droit** de l'instrumentiste qui, engagé dans la boucle d'une corde, commande le couple des **do.**

M. Dumont connaît par cœur les airs qu'il interprète. Encore faut-il qu'il en suive attentivement le rythme et la mélodie, dans le fracas qui va déferler à quelques centimètres de ses oreilles.

Il se concentre, ferme à demi les yeux. Tel un chef d'orchestre, il s'absorbe, avant d'attaquer.

Tout à coup, ses mains et son pied se déchaînent. Les battants vigoureusement sollicités, frappent les robes d'airain. Les notes naissent, s'amplifient et s'envolent.

Le clocher tremble de sons accumulés, s'emplit d'un roulement ininterrompu que filtrent, comme à regret, les abat-sons. La mélodie s'égrène au dehors.

On ne peut imaginer l'effort exceptionnel que demande une interprétation, quand on n'a pas vu, à l'œuvre, le carillonneur.

2) Cf. FOLK CH 55-20

C'est le soir qui tombe, avant la nuit, sur le clocher de Champignol. Il apporte le calme que les cloches ont réclamé de leur grosse voix. Demain matin, elles mêleront de nouveau leur chant au pépiement des oiseaux.

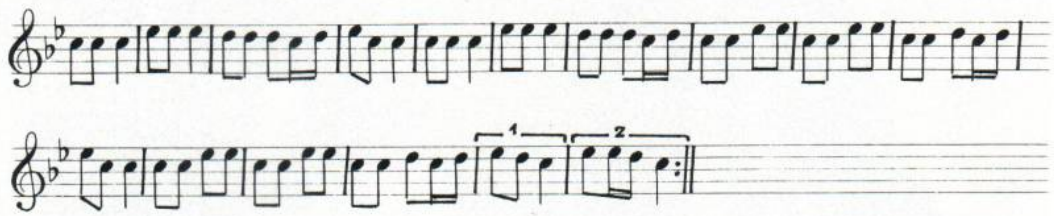
Le lendemain ?

Tout d'abord une annonce. Chaque cloche tinte trois fois.

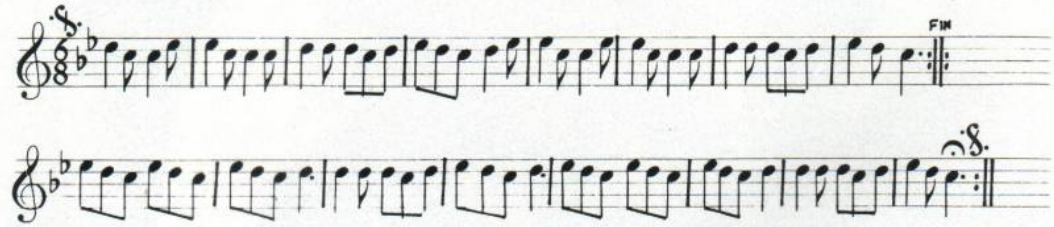
Immédiatement après, un air joyeux retentit. C'est celui que nous avons entendu en dernier, hier soir. M. Dumont précise une nouvelle fois qu'il tient à rester maître de son programme. S'il a décomposé son répertoire en trois angélus (celui du matin, celui de midi et celui du soir), plus un doublé pour le premier coup de la messe, avec un air dit **de cortège,** il aime parfois changer, au gré de sa fantaisie, et remplacer telle mélodie par une autre, ou suivre l'inspiration du moment.

Accompagnons-le cependant dans l'ordonnance qu'il a fixée par écrit, probablement pour sa tranquillité.

Voici un air qu'il a intitulé : **Polka.**

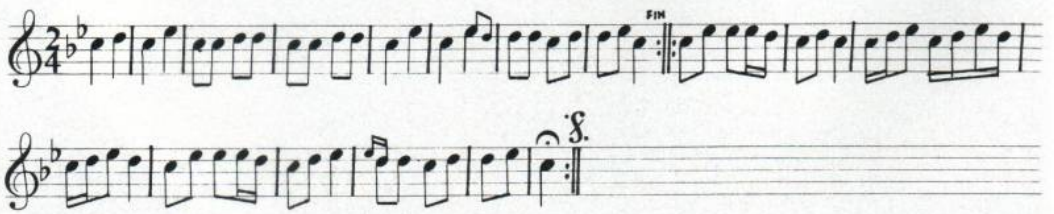


Nous retrouvons l'air suivant dans un recueil publié en 1911 par Ferdinand Farnier, fondeur de cloches à Robécourt, dans les Vosges. Lequel reconnaît avoir emprunté certaines mélodies à un ancien organiste de Mirecourt : M. Hingre.



Dans la préface de son ouvrage, M. Farnier précise qu'il a voulu « donner aux cloches une nouvelle diginité » en ne conservant, pour être carillonnés, que les airs d'inspiration religieuse. Les autres chants devaient, selon lui, disparaître.

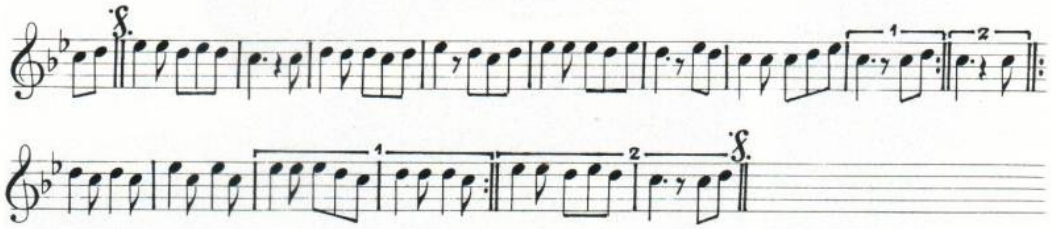
Louons le ciel que nos sonneurs aient dédaigné de suivre son conseil. Ils sont restés fidèles aux airs populaires, que ceux-ci soient d'origine profane ou bien religieuse. S'ils n'ont pas manqué de puiser dans certains recueils comme celui de Ferdinand Farnier, ils n'ont pas abandonné pour autant les mélodies consacrées par la tradition, les airs bien connus comme : **cinq sous, cinq sous pour monter notre ménage.** (3)



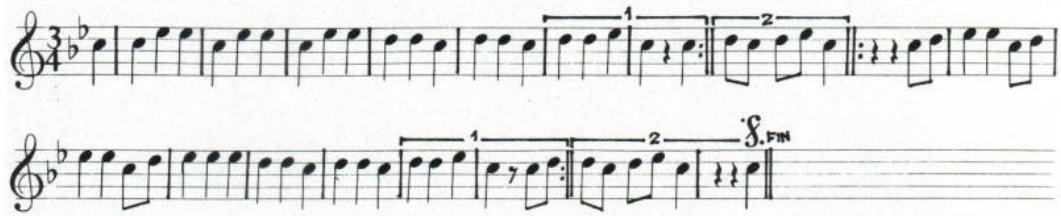
3) Vers de Gustave Lemoine (1802-1885). **La dot d'Auvergne,** chanson, musique de Loïsa Puget.

Lorsque le carillonneur est sollicité pour une fête familiale, il choisit, là encore, à sa guise. Pour un mariage de l'après-midi, par exemple, il donne à douze heures, les trois airs de l'angélus de midi ; la grosse cloche sonne en volée juste avant la cérémonie religieuse ; le carillon propre au mariage ne retentit qu'à la sortie de l'église.

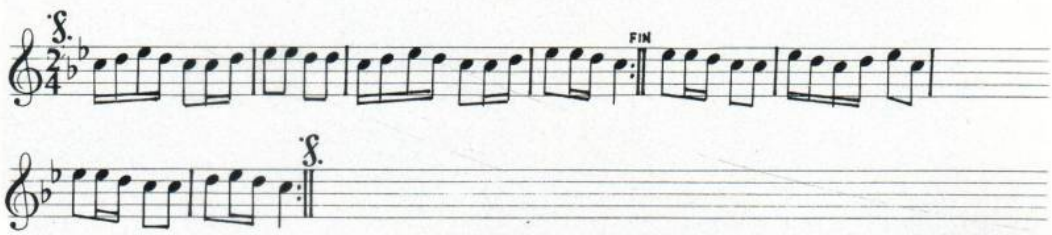
Le premier air de l'angélus de midi.



Puis **une valse.**



Avant d'attaquer : **J'ai du bon tabac.**

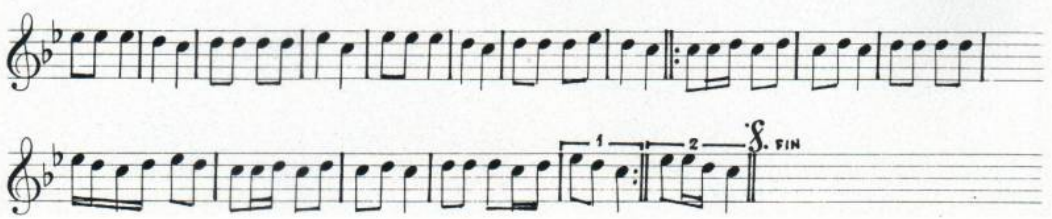


Et pour clore la série :

Le petit Jésus
S'en va-t-à l'école
En portant sa croix
Sur ses ptites épaules.

Nous savons que la tradition s'empare bien souvent des airs religieux, les aménage parfois, soit en simplifiant la mélodie, soit encore en les dotant de nouvelles paroles. L'hymne **O filii et filiae** du temps de Pâques, qui court encore les rues à l'occasion de la quête des œufs, en est un exemple frappant.

Bien que ce **Petit Jésus** ne soit pas, à proprement parler, un air religieux, il est symptomatique qu'à Champignol, on le connaisse sous deux formes. La première version est celle de la ritour-



nelle enfantine partout chantée ; la seconde est curieuse.

Dupont, mon ami, qui t'a fait si bête
De saigner ton chien, pour un mal [de tête ?
Tu l'as saigné si près du cul,
Que la pauvre bête, que la pauvre [bête,
Tu l'as saigné si près du cul,
Que la pauvre bête, elle en a mouru» [(4).

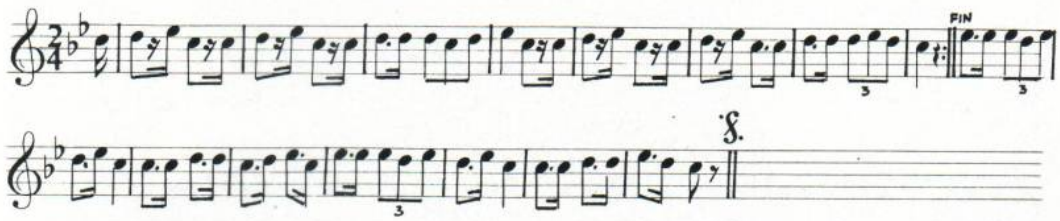
On peut s'interroger et se demander quel couplet avait la préférence du public à l'occasion d'un mariage : le couplet « convenable » ou celui qui l'est moins ? Selon son éducation, son tempérament et, probablement, l'humeur du moment, chacun pouvait choisir. C'était un avantage de la formule.

Le carillon qui saluait les nouveaux mariés à la sortie de l'église, rappelle étrangement la soyote d'Aube : **As-tu connu Pipo.** (5)

Alerte et joyeux, cet air reflète l'état d'esprit de gens qui, jusque là, ont assisté très dignement à une cérémonie importante et grave. Cet instant solennel passé, ils aspirent à se mettre à l'aise. Finies les choses sérieuses. On se hâte pour le déjeuner. On s'y régalera à n'en pas douter, comme on doit se régaler à tout repas de noces.

Dans le cas contraire, on chanterait, comme les cloches de Champignol, en souvenir d'un repas de mariage dont les invités avaient eu probablement à se plaindre du menu.

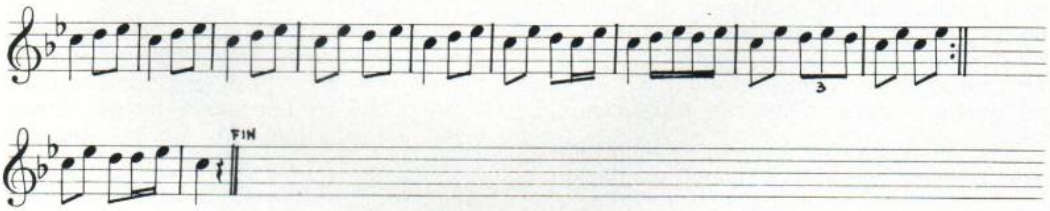
N'y avôt qu'du bœu(f).
Et encô, n'y en avôt guère.



Cet air, dit **de cortège,** complète les douze mélodies réservées aux angélus. Le cahier de M. Dumont en comporte quinze. Les deux dernières sont destinées à annoncer un office : la messe ou naguère - les vèpres.

Nos parents, partout connaissent la première sous le titre des **Filles de Chaumont** (ou de Bethon, de Chatillon ou d'Auxon (6). C'est une invitation tranquille, répétitive, un peu lancinante, qui n'a d'autre but que d'inviter les paroissiens à se rendre à l'église.

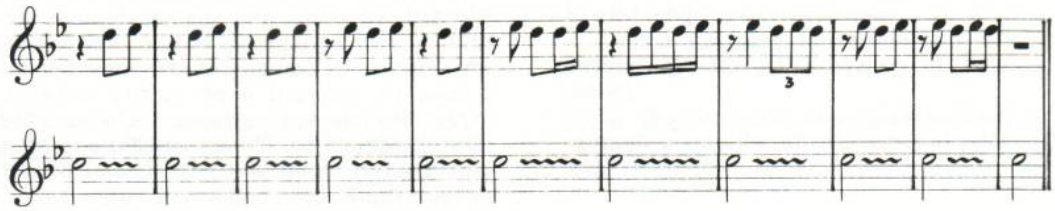
Tel qu'elle a été notée par M. Dumont, elle doit être interprétée par un carillonneur unique.



A l'évidence, cependant, l'exécution des **Filles de Chaumont** doit être confiée à deux sonneurs. En ce cas, la grosse cloche est laissée à un aide qui a charge de la sonner en volée, très régulièrement. A Champignol, une fourche de bois, coincée entre la robe de l'instrument et le battant, immobilise provisoirement celui-ci. Le sonneur grimpe alors à l'étage supérieur et, du pied, par l'intermédiaire d'un balancier fixé au mouton, met la cloche en branle. Tant qu'elle n'a pas atteint le rythme optimum, l'ensemble battant-fourche reste solidaire. Dès qu'elle a atteint une amplitude suffisante, l'inertie du battant le fait se désolidariser de la fourche qui le bloque et la cloche sonne en volée.

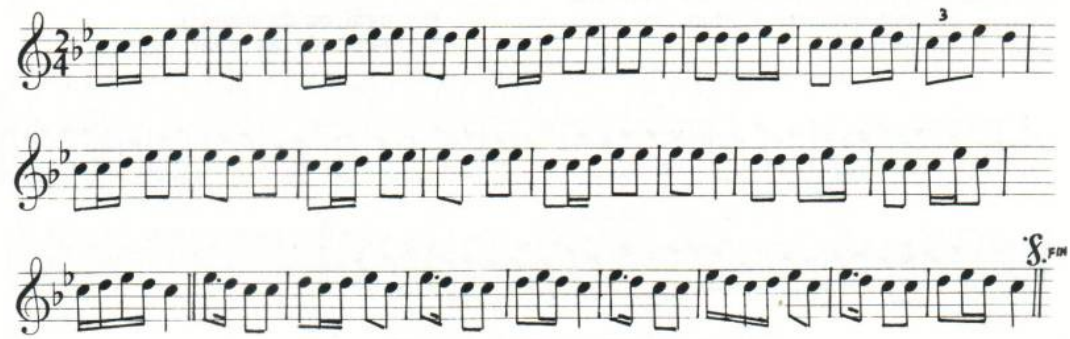
4) Paroles recueillies par Mme Poissenot auprès d'anciens du village.
5) FOLK CH N° 5-5
6) FOLK CH N° 52-20
Cette enquête a fait l'objet d'une communication à la Société Académique de l'Aube, le 17 mars 1978.

C'est alors que le carillonneur entre en action. Il n'intervient qu'avec ses deux mains puisque la cloche qu'il meut ordinairement avec son pied est balancée par son aide. Entre chaque tintement de la grosse cloche, il apporte son jeu sur la moyenne et la petite. A Champignol cela pourrait se traduire ainsi :



De toute façon, les fidèles sont en route. Encore faut-il qu'ils ne musent pas. C'est pourquoi le dernier air a pour mission de les encourager à se hâter.

En avant, Fanfan la Tulipe,
Fanfan la Tulipe, en avant.



Grâce à M. Dumont, le carillon de Champignol vit encore et vivra, nous l'espérons, encore longtemps.

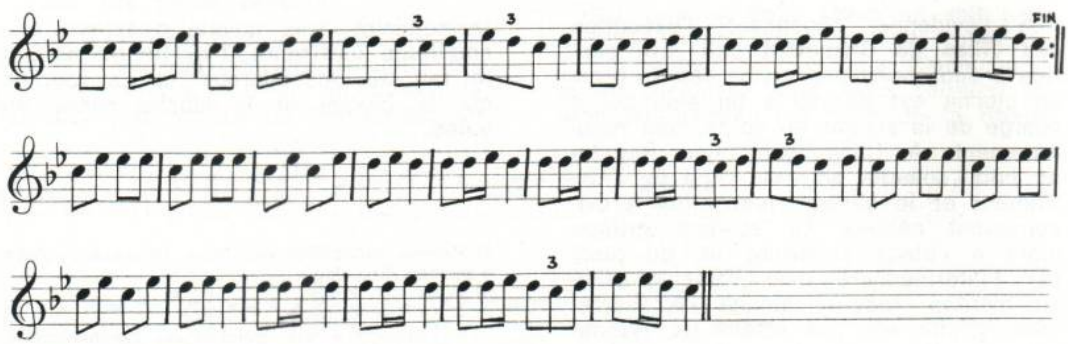
Nous souhaitons cependant qu'un jeune Champignolais se découvre, qui accepte d'apprendre d'un maître qui ne le lui refusera certainement pas, les rudiments d'un art passionnant mais ingrat.

Il faudrait tout d'abord que cet amateur soit bénévole et qu'il accepte de donner un peu de son temps pour s'initier à la manœuvre des cloches, qu'il apprenne par cœur les mélodies et qu'il les fixe, en quelque sorte, dans ses membres.

S'il acceptait ces premières contraintes et qu'il réussisse à **faire chanter** ses cloches, il lui faudrait prendre un contrat avec lui-même. La veille de chacune des fêtes religieuses ou publiques ainsi qu'à l'aube de ces mêmes fêtes, il lui faudrait se hisser tout au haut du clocher, y affronter l'air vif, bien souvent ; le froid, de temps à autre. De toutes façons, il en redescendrait toujours ruisselant de sueur, et ses tympans seraient, chaque fois, soumis à rude épreuve.

La conclusion s'impose. On ne carillonne plus dans nos villages que par amour de l'art. C'est une manifestation d'art populaire que nous avons rencontrée, en écoutant M. Robert Dumont.

J. DAUNAY.



Angelus. Sonnerie du matin.

LE CARILLONNEUR DE PLANRUPT

A Planrupt (Hte-Marne), en 1959, il ne s'est plus trouvé personne pour carillonner.

M. Marius Pillard nous avoue bien simplement que, pris de court, sans aucune formation, sans qu'il ait pu recevoir un seul conseil de quiconque, il est monté dans le clocher et a carillonné « n'importe quoi ».

Sa première intervention date du 4 avril 1959, pour un enterrement. Il a tenté son premier carillon « sauvage » en mai de la même année, afin de répondre aux familles des enfants qui faisaient leur communion solennelle.

Il a tenu ensuite à s'informer et à s'exercer, pour satisfaire en conscience, les demandes qui lui ont alors été faites.

Des deux mains et d'un pied, maintenant, il interprète avec beaucoup de bonheur : « Au clair de la lune », « Le petit Jésus » et quelques mesures du « Roi Dagobert ». Il évoque cependant avec nostalgie le temps où il écoutait son prédécesseur Marcel Collas jouant :

Vote chien Madame,
Vote chien Madame, mord-i ?
Oh! non Monsieur, oh! non Monsieur,
Il est très gentil

Il regrette de ne pas s'être intéressé, à ce moment-là, à la manœuvre des cloches.

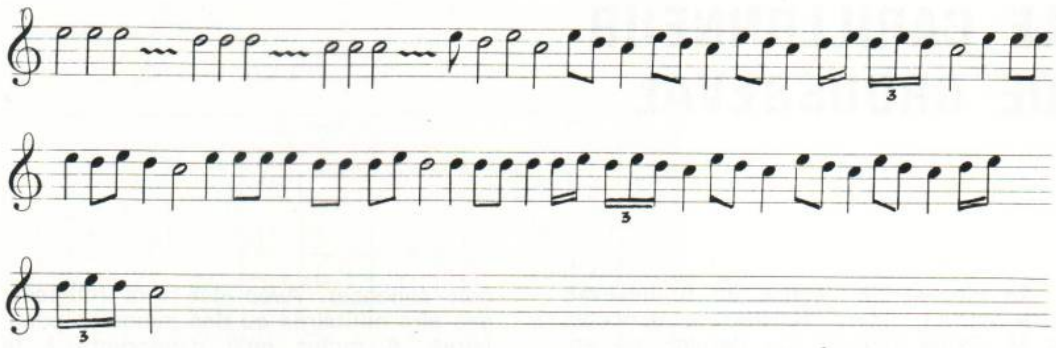
M. Pillard est modeste et connaît ses limites. Il a travaillé à réaliser deux sonneries distinctes qu'il possède parfaitement. Il offre ainsi à ses clients éventuels, « grand jeu » et « petit jeu ».

Pour interpréter le « grand jeu », il a besoin d'un aide. Ce second sonneur mène en volée la plus grosse des cloche. Pendant ce temps, dans l'intervalle des coups ainsi frappés, M. Pillard tinte alternativement les deux autres. Avec cette manière de procéder, il est difficile d'obtenir une régularité parfaite. Fort heureusement, la non concordance des coups sonnés en volée et des tintements, leur surimpression même, trompent une monotonie qui risquerait de lasser. Cette « imperfection » semble donc ajouter au charme du carillon.

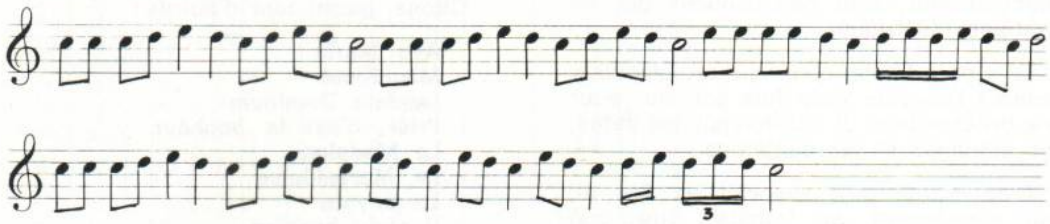
Je préfère, pour ma part, le « petit jeu » de M. Pillard. Il l'exécute seul et le commande des bras et du pied.

Après avoir successivement fait tinter ses trois cloches, il débute par une ritournelle qui rappelle les « Filles de Chaumont ». Il enchaîne avec « Au clair de la lune », aborde le « Petit Jésus », joue le « Roi Dagobert », avant de terminer par quelques mesures bien enlevées.

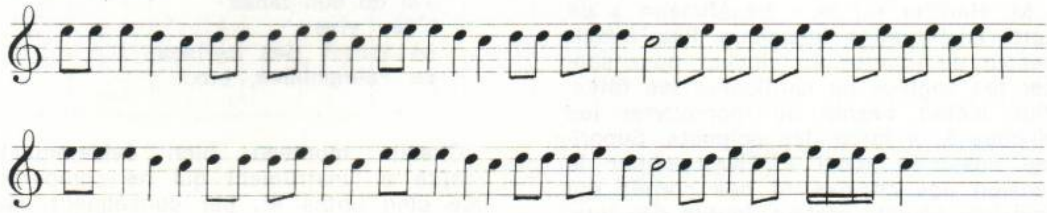
Il suffisait de le vouloir. Et M. Pillard l'a voulu. Heureux pays de Planrupt, où, grâce à un compatriote décidé, les habitants peuvent encore entendre chanter leurs cloches !



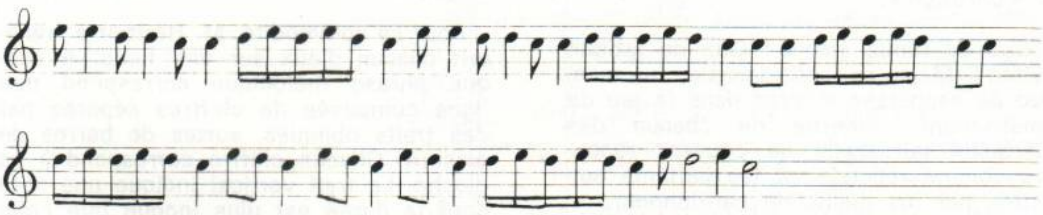
Au Clair de la lune



Le Petit Jésus



Le Roi Dagobert



Petit jeu de M. Pillard. (l'ensemble est joué sans interruption).

LE CARILLONNEUR DE BROUSSEVAL

Au clocher de l'église de Brousseval (Hte-Marne), Marc Héritier a succédé à M. Emile Thiénot. Ce dernier, né en 1889, y carillonna de 1929 à 1967. Depuis cette date, les cinq cloches de l'église Saint-Louvent, sont commandées par un système électrique.

Le « père Emile », comme on l'appelait, sonnait l'angélus trois fois par jour pour les Broussaliens. Il carillonnait les fêtes, les mariages et les baptêmes.

C'est parce qu'il avançait en âge et, par conséquent, se fatiguait vite, que la municipalité décida d'électrifier la sonnerie des cloches de son église.

M. Héritier fut le « bénéficiaire » de cette amélioration technique. Plus n'était besoin de monter au clocher pour sonner les angélus ou carillonner les fêtes. Plus n'était besoin de manœuvrer les cloches à la force des poignets. Supprimé aussi le souci de bien régler la tension des chaînes et des cordes qui bridaient chaque battant. Inutile dès lors, d'apprendre par cœur tous les morceaux du répertoire ; il suffisait d'en posséder la « partition ».

Que de temps gagné ! Que de fatigue évitée ! Mais, en contre-partie, un manque de souplesse évident dans le jeu de l'instrument ; l'inertie de chacun des marteaux fait qu'ils ne peuvent répondre comme répondaient les battants sollicités par les mains du carillonneur.

M. Héritier dispose de cinq cloches. Ce sont, en commençant par la plus grosse : Odette, qui sonne le ré dièze, Aglaé, qui donne le fa ; Lucienne pour le sol ; Marguerite avec un la bémol et Simone qui chante le Si bémol. Les trois premières ont été baptisées en 1901. La quatrième date de 1948 et la cinquième est montée au clocher en 1950.

Pour plus de facilité, le carillonneur leur a donné un numéro d'ordre — de un à cinq — qui correspond aux touches d'un clavier installé à la sacritie.

Comme son prédécesseur, M. Héritier carillonne les baptêmes, les mariages, ainsi que les diverses fêtes religieuses ou civiles. Son répertoire est fort étendu et très varié. Il choisit son programme en fonction de la cérémonie qu'il doit annoncer. Avec des airs religieux, des airs militaires ou des mélodies populaires. A moins qu'il n'emprunte à la chanson contemporaine.

Citons, parmi tant d'autres :

Ave Maria
Magnificat
Laudate Dominum
Prier, c'est le bonheur
La Madelon
La Marseillaise
La soyote
Il pleut bergère
A la claire fontaine
Le petit Jésus
J'ai du bon tabac
L'eau vive
Le temps des cerises
La Paimpolaise, etc...

Chaque morceau, bien évidemment adapté à l'instrument qui ne comporte que cinq notes et, par conséquent, ne permet pas toujours à l'instrumentiste d'être parfaitement fidèle à la partition originale.

Pour sa commodité, M. Héritier a transcrit chacun d'eux sur une fiche. A chaque phrase mélodique correspond une ligne composée de chiffres séparés par des traits obliques, sortes de barres de mesure. Chaque chiffre correspond à sa cloche. Le trait vertical indique une note dont la durée est plus longue que celle des autres.

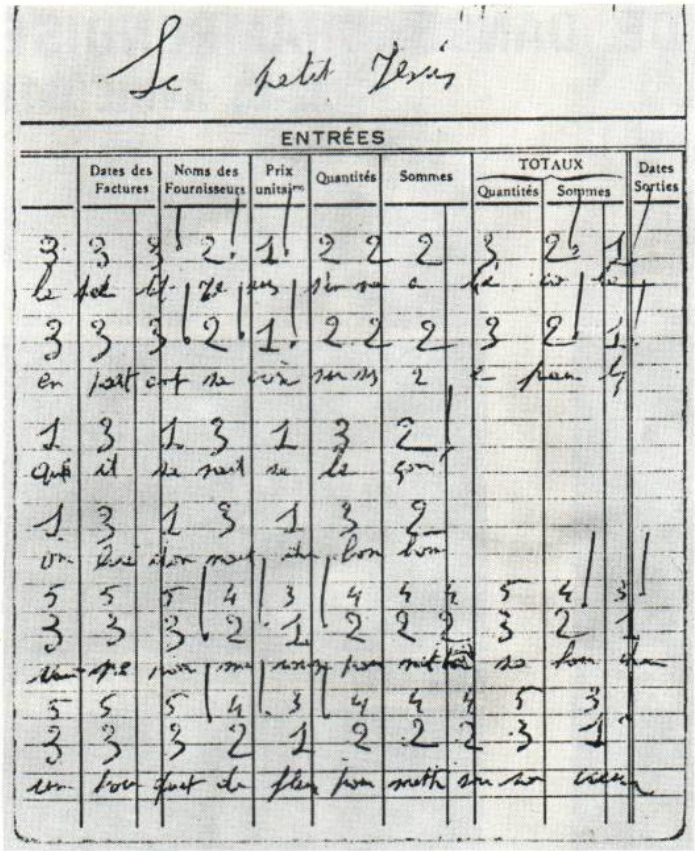
Une notation qui rappelle celle de certains cahiers des violoneux.

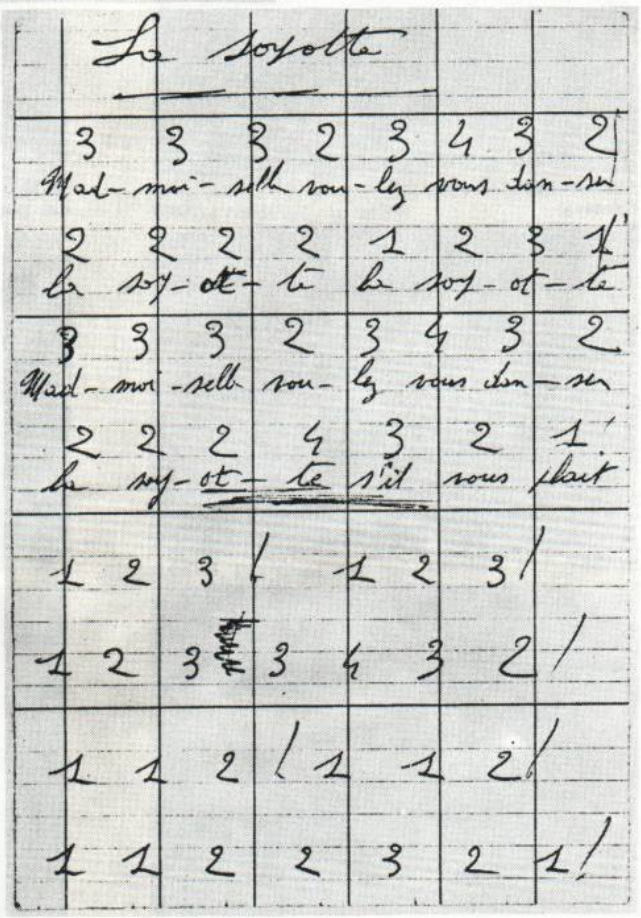
M. Héritier s'est constitué ainsi une abondante documentation, dans laquelle il peut puiser, sans crainte de se répéter souvent.

Une ritournelle cependant, lui permet de marquer le passage d'une mélodie à l'autre ainsi que le début et le final de sa prestation.

Brousseval est un bourg heureux. Grace à M . Héritier, l'accès à la technique moderne n'a pas été — bien au contraire — le signe de l'abandon de la tradition.

J. DAUNAY.





Deux partitions de M. Héritier, carillonneur à Brousseval

V^me FESTIVAL DE DANSE CHAMPENOISE

WASSY 22-23 AVRIL 1978

Retraite aux flambeaux

CELLES-S-OURCE, Lou Vau Champeignat
Danses du XVI^e

REIMS, Les Jolivettes
Carnaval

REIMS, Les Jolivettes
Bal bourgeois

WASSY, Les Fluteaux

TROYES, Jeune Champagne

TROYES, Jeune Champagne

TROISSY, Les Bisquains

THIEFFRAIN, Les Enfants

STE-MARIE-DU-LAC, Les Morelles

STE-MARIE-DU-LAC, Les Morelles

ST-DIZIER, Les Blutes

ST-ANDRE, Les Chénevotots

ROMILLY-S-SEINE, La M.J.C.

RICEYS, Les Cnas dou Solé

RICEYS, Les Cnas dou Solé

RICEYS, Les Cnas dou Solé

POLISOT, Les Gayettes

POLISOT, Les Gayettes

POLISOT, Les Gayettes

CRENEY, Guillemigelé

CHAPELLE-ST-LUC, Les Verderoles

CHAPELLE-ST-LUC, Les Verderoles

CHALONS-S-MARNE, Les Jasées

CHALONS-S-MARNE, Les Catalaunes

CELLES-S-OURCE, Lou Vau Champeignat

CELLES-S-OURCE, Lou Vau Champeignat

AVENAY-VAL-D'OR, Les Cossiers

VOILLECOMTE

Folklore sur la place

VAUX-SUR-BLAISE

Echos du village

…, UNE TRADITION AUJOURD'HUI, UNE … LE FOLKLORE CHAMPENOIS…

Le soleil, cet invité toujours illustre des fêtes de plein-air, a daigné montrer le bout de son nez pour le cinquième festival des danses champenoises.

Cette importante manifestation a donc pleinement bénéficié des premiers beaux jours de printemps, à la plus grande satisfaction des 600 participants et du public. De nombreux spectateurs ont assisté à la retraite aux flambeaux qui, dès 21 h, a parcouru les rues de la cité. Le passage des « Jolivettes » de Reims, de Lou Vau Chateignal de Celles-sur-Ource, et, bien sûr, des « Flûteaux » de Wassy, accompagnés de la fanfare municipale, a été chaleureusement applaudi.

Quelque 600 personnes environ ont suivi le très intéressant spectacle présenté par les deux groupes traditionnels invités. Les habitants des villages environnants ont également profité de cette manifestation, puisque des animations ont été organisées dans différentes localités, dimanche matin.

Le défilé prévu dans l'après-midi a été, en tous points, exceptionnel : pas moins de 17 groupes, venant de toute la province de Champagne, y participaient.

La foule qui s'est massée le long des trottoirs a longuement admiré les magnifiques costumes de cérémonie et les anciens vêtements de tous les jours.

Mais lors du spectacle qui a suivi, la présentation a été encore plus éblouissante. En tout, le public a vu défiler 600 tenues. La salle qui contenait plus de 1 000 chaises était quasiment comble. Les danses, toutes plus originales les unes que les autres, les airs traditionnels interprétés par des musiciens de talent ont été fort appréciés. Il faut rendre un juste hommage aux benjamins des différents groupes : ces petits « fruits de chou », avec une belle énergie, ont participé au long défilé et au spectacle.

Donc, ce 5e festival de danse champenoise axé sur la grâce, les techniques bien au point et une recherche historique sérieuse, a été un succès.

D'ailleurs, le nombre des visiteurs le prouve…

WASSY (Hte-Marne)

5ème FESTIVAL DE DANSES CHAMPENOISES

17 groupes dont 9 de l'Aube

"Par son aspect spectacle, le folklore est toujours vivant"

Wassy, 3.500 habitants environ, en Haute-Marne. Après Ervy-le-Châtel (1969), Saint-Dizier (1970), La Chapelle-Saint-Luc (1972) et Epernay (1975), c'est donc Wassy qui vient d'avoir l'honneur de voir vivre le 5e Festival de Danse Champenoise, samedi et dimanche derniers. Ce Festival est l'unique rassemblement de l'ensemble des groupes folkloriques de Champagne. La S.A.F.A.C. (Société des Amateurs de Folklore et d'Art Champenois, à Rumilly-lès-Vaudes) qui a créé et continue de promouvoir cette festivité veut être en permanence au service des Arts et Traditions Populaires de la Champagne.

17 groupes folkloriques assuraient le programme de ce festival parmi lesquels 2 de la Haute-Marne (Saint-Dizier et Wassy), 4 de la Marne (Reims, Troissy, Sainte-Marie-du-Lac, Châlons-sur-Marne et Avenay-Val d'Or) et 9 de l'Aube …

… comme s'il en manquait, au bon soin d'un ciel étonnamment bleu.

Quel est plus beau spectacle que le visage d'un enfant ? Aussi, on se souviendra longtemps de ces fillettes toutes de rose et de blanc vêtues qui, en gracieux mouvements, d'un coup, occupaient la scène par des jeux divers, jouant au cerceau, à la marelle, et puis se rassemblant en un élan féeri-… que pour danser à nouveau. Et ceux de Thieffrain, qui, sans l'apparat du costume, ont prouvé que le folklore est réel, même au-delà des artifices qui font la gloire des marchands de cartes postales et de poupées. Merci à ces gosses qui se sont trompés devant le public et qui, réflexe innocent, s'affolaient pour retrouver les places et les pas. Ils ne trichent pas, et c'est beau.

Et le temps de l'écrire, ce festival s'est éteint, en une immense farandole. Rendez-vous dans deux ou trois ans, où ? Peut-être dans l'Aube, qui sait ?

Il est des choses qui ne meurent pas ; la pellicule les fixe, la mémoire les emprisonne. Oui, Wassy 78 est vivant, il le restera.

Amis haut-marnais et marnais, que rien ne nous sépare, la Champagne est un tout, que le découpage administratif des départements ne saurait détruire.

Danses, polkas et rondeaux, contredanse, chantez la joie, pelle en haut et pelle en bas, toujours dans le respect des traditions et à bientôt pour la 6ème version du Festival de Danse Champenoise.

DU XVIe SIECLE A 1911…

SALUT ! D'OU VENEZ-VOUS ?

WASSY TENTACULAIRE

LE CATALOGUE DE LA CHAMPAGNE

… sinon par la renommée et par l'audience.

Du toquat troyen au riche gilet des bourgeois de Reims, de la fine robe de cretonne fleurie de Celles aux diverses Claudes brodées, ce fut comme une grande présentation de mode, sans ces terribles arrière-pensées mondaines et le charme, le vrai, des cavalières au sourire non truqué, qui donnait à cette manifestation une surimpression de soleil.

…olklore sur le patio du Vert-Bois

joinville

LE FOLKLORE DANS LA RUE AVEC « LES JOLIVETS »

Au festival de folklore champenois

Dimanche après-midi, le printemps était au rendez-vous que lui avait fixé les Flûteaux organisateurs du 5e festival de folklore champenois.

Commencé ce samedi soir par une retraite aux flambeaux qui parcourut une grande partie de Wassy puis par un spectacle animé par les Jolivettes de Reims, avec la fanfare municipale de Wassy, le festival se poursuivit le dimanche. Toute la matinée différents groupes, s'étaient éparpillés pour une animation des villages voisins.

L'après-midi débuta par un spectaculaire défilé des six cents danseurs représentant dix-sept groupes de toute la Champagne. Huit cents costumes différents, habits de fête ou de travail très différents d'un groupe à l'autre, surtout en ce qui concerne les vêtements féminins au point qu'on aurait pu les croire venus de tous les coins de France. Tout au long des rues les spectateurs étaient nombreux et une grande partie suivit le cortège jusqu'à la salle qui fut rapidement pleine, près de mille personnes. De 15 h 30 à 20 heures les groupes se succédèrent sur scène, interprétant les danses traditionnelles, accompagnés chacun par leurs musiciens.

Plusieurs groupes d'enfants participaient à ce festival, montrant la même ardeur que les grands tout au long de la journée.

Un succès donc et la récompense pour les organisateurs qui ont préparé cette fête durant les semaines précédentes. Les Flûteaux de Wassy étrennaient leurs nouvelles tenues pour l'occasion.

montier e…

L'animation était dans…

MON… …ER

Le club f… a exécuté…

…lles-sur-Ource …mpenoises

Comme la plupart des villages environnants, les habitants … Place de l'Hôtel-de-Ville, ont été réveillés en musique dimanche …

Ce n'était pas de ces chanteurs de rues comme on voyait … de la cité, mais tout simplement un groupe folklorique cham… Cinquième festival des danses champenoises à Wassy.

C'est donc avec le groupe « Lou Vau Chateignal » de Celles-sur-Ource, que … assisté au pas de danse de ces visiteurs costumés.

Dans le cadre du 5e festival des danses champenoises qui s'est tenu ce dernier week-end à Wassy, les ensembles traditionnels s'étaient éparpillés dimanche matin …

… pour une animation dans les villages voisins.

C'est ainsi qu'à Montier, place de l'Hôtel-de-Ville, le groupe de …

Celle-sur-Ource, à la réputation … est venu offrir aux Dervois plusieurs danses extraites du folklore régional qui furent très appréciées.

safac

LA PUBLICITÉ EN 1900

Il nous a semblé intéressant d'exhumer et de commenter ces placards publicitaires, car ils sont tout à fait représentatifs d'une époque.

Ils sont tirés de **l'Almanach du Petit Troyen,** 2 numéros, celui de 1900 et celui de 1901, reliés ensemble.

Les méthodes publicitaires n'étaient pas celles d'aujourd'hui. Elles étaient même à l'opposé. Aujourd'hui on veut frapper : c'est l'image éclatante de couleurs, simple et insistante, c'est le slogan court et répété inlassablement.

Tandis qu'en 1900, il s'agissait de longs articles explicatifs, massifs et laborieux. De longues tartines où les appareils et les objets sont minutieusement décrits et vantés, des textes imprimés en caractères serrés, des développements copieux destinés à convaincre ; ce sont presque des œuvres littéraires. Ce qui s'explique par le genre de destinataires : cette prose s'adresse à des gens riches mais méfiants, constituant une bourgeoisie encore cartésienne et voltairienne, amie de l'argumentation, et qui ne s'en laissait pas conter.

Quant aux dessins, aucune fantaisie. Ce sont des reproductions fidèles, exactes, photographiques, que le dessinateur a fièrement signées même quand il s'agit d'une chaufferette, et qui bannissent absolument tout humour. Ce sont des affaires sérieuses. Si sérieuses même que, pour vous engager à acheter, pour emporter votre décision une fois que vous êtes ébranlé et presque convaincu par la série d'arguments longuement énumérés, on ajoute des primes, une double prime pour une seule acquisition : « une pochette de 25 ravissantes cartes postales illustrées de l'Exposition — plus un abonnement d'un an à la Revue des Nouveautés, journal d'inventions pratiques.

C'est une publicité absolument semblable dans son esprit et dans sa forme à celle que présentait Balzac rédigeant le prospectus de l'eau de toilette de son héros César Birotteau. Rien n'avait changé depuis 1830 ou 1840. Le monde n'avait guère évolué. Et l'étude de quelques unes des publicités présentées dans l'Aube en 1900 tendra en effet à souligner la persistance d'un passé traditionnel avec des mœurs et des conditions de vie inchangés depuis des siècles. Les réclames consacrées à la Bastille des rongeurs, à la chaufferette à la veilleuse, aux sacs à louer, et aux bretelles, en témoigneront.

Par contre nous sommes, en 1900, à l'aube d'un siècle nouveau, et voici que les prémices d'une certaine mutation s'annoncent, déjà marquées par le développement des lignes de chemin de fer et par l'industrialisation en cours commencée sous Napoléon III, et caractérisées par un respect et une confiance solides en la science, dont le chantre à ce moment-là, est l'écrivain Jules Verne. Ces innovations, scientifiques ou non, donneront les réclames de l'encrier automatique, des cerfs-volants, du phonographe...

On pourra classer dans une catégorie mixte celle de Baltazar l'« ocullariste » et celle des parasols-vélos.

Il convient de les examiner l'une après l'autre et de les commenter succinctement.

LA BASTILLE DES RONGEURS

Cet appareil compliqué qui comporte un appât, un pont basculant, une tour en grillage et un bassin à noyade, témoigne du fléau que pouvaient constituer les souris et les rats à une époque où ils foisonnaient et où l'on n'arrivait pas à s'en débarrasser. La littérature nous fournit maint document à ce sujet. Citons seulement le Chat Botté, et le Preneur de rats de Hameln .

Il est de fait que dans un monde surtout rural et agricole, où même les villes participaient par une étroite liaison avec les choses des champs à ce style de vie bucolique, une grande quantité de parasites cohabitaient avec l'homme et lui rendaient la vie pénible.

Les cafards, ces affreuses bêtes qui grouillent, qui courent partout, qui sortent de l'évier ou se blotissent au fond des pots ; — Ces bataillons de moustiques dont le « zonzon » insupportable vous empêche de dormir et qui vous piquent douloureusement ; — les lérots qu'on nommait **raveux** ou **ravougiots,** jolis petits animaux à fourrure fournie mais qui la nuit couinent sans arrêt troublant notre sommeil ; — les grosses araignées tégénaires qui suscitent un mouvement de répulsion et qu'on chasse à coup de balai ; — ces nuées de mouches attirées par le lait ou le sucre et qui, partagent leur temps entre le tas de fumier et votre table qu'elles couvrent d'un tapis noir et mouvant ; — les puces dont les piqures gênantes empêchent de dormir (les gravures galantes du XVIII[e] siècle montraient volontiers les femmes ôtant leur chemise pour l'inspecter et découvrir l'insecte) ; — les punaises, effroi des ménagères qui à la moindre alerte démolissaient leur literie et la passaient consciencieusement et méthodiquement au pétrole avec une brosse à dents*; — les poux, dont quantité de têtes enfantines étaient garnies, et qui étaient la cause de longues séances d'épouillage au peigne, de l'application de lotion « la marie-rose », et dans les cas extrêmes du passage à la tondeuse même pour les filles ; — et surtout les rats et les souris, nombreux au point qu'ils causaient dans la maison des dégâts très importants, sans compter la peur soudaine que causaient leur intrusion et leur apparition. Dans les champs, les mulots et campagnols étaient si redoutés comme ravageurs de récoltes qu'on faisait de nuit des processions mi-religieuses mi-païennes pour les éloigner, en marchant à la queue leu leu torches à la main et psalmodiant des formules magiques. Pour plus de sûreté, la plupart des paroisses, sous l'ancien régime, payaient les services d'un fonctionnaire municipal nommé taupier, en Allemagne et en Alsace : Mauser (de Maus, souris) qui parcourait les champs une épée à la main, et piquait taupes, souris et rats, les transperçant, quand il les apercevait courant et qu'il pouvait les atteindre.

Notre civilisation a éloigné ces rongeurs et a pratiquement supprimé le trouble qu'ils provoquaient. Mais en ce temps-là on en était infesté, on en souffrait, il fallait lutter. On se frottait de citronnelle pour éloigner les moustiques, on pendait aux plafonds des rubans englués où les mouches se prenaient, on élevait des chats preneurs de rats et

LA BASTILLE DES RONGEURS

Piège perpétuel automatique

La souris, attirée par l'odeur de l'appât, entre par la porte et, en passant sur un pont à bascule, fait tomber la trappe. Enfermée, elle cherche une sortie en grimpant dans une cheminée en treillage qui se referme derrière elle et l'oblige à monter dans la tour. Là, elle passe par un second pont à bascule qui, en la précipitant dans un réservoir d'eau, fait remonter automatiquement la trappe, ouvrant ainsi l'entrée pour la souris suivante.

Les souris entrées disparaissent et se trouvent noyées aussitôt. Elles n'avertissent pas par leur affolement les autres souris, comme dans les pièges perpétuels ordinaires.

N° 1. Bastille pour souris. Prix, la pièce **4 fr.**
N° 2. — pour rats . . — **25 fr.**

61-23

on inventait des pièges d'une ingéniosité artisanale.

On regrette parfois « le bon vieux temps », et la mode est volontiers rétro. Mais la pauvreté, le manque d'hygiène, l'état précaire et vétuste des habitations, entretenaient toutes sortes de gênes qui pouvaient être dramatiques quand il s'agissait de maladies et d'infections, qui de toute manière, même quand il ne s'agissait que d'animaux parasites, compliquaient la vie et lui enlevaient beaucoup de son charme.

Celle-ci va nous emmener dans le monde du froid.

Les hivers étaient-ils plus rudes que maintenant ? Probablement pas, mais on s'en protégeait bien plus mal. La France était rurale, on vivait beaucoup plus au grand air, et surtout les maisons étaient très mal équipées, avec des cheminées où le feu de bois vous brûlait le ventre alors que votre dos restait glacé, avec des portes et des fenêtres d'où coulaient des nappes d'air frigorifiantes, et des fissures aux murs, aux planchers et aux plafonds de bois d'où se glissaient des courants de bises perfides.

D'où les cotillons, les bas de laine, les chaussons, les bonnets, en toile pour les femmes et en laine tricotée pour les hommes, le bonnet de coton étant si répandu et d'un usage si courant que l'industrie troyenne s'appelait et s'appelle encore la bonneterie, — les manchons, les douillettes, les fichus, — dans les lits les moines, les cruchons et les bassinoires, — et tous ces couveaux et chaufferettes que les femmes utilisaient chez elles, les pieds posés dessus et les jupes étalées au-dessus et autour, et qu'elles garnissaient de braises. On les emmenait en voyage dans ces voitures à chevaux glaciales, dont l'article publicitaire parle en faisant allusion aux cahots et trépidations sur les pavés.

La chaufferette des Etablisseemnts Renault, brevetée SGDG, s'il vous plait, apporte un progrès considérable : elle est alimentée avec de l'huile, n'importe quelle huile, soit de table, c'est-à-dire l'huile de noix, soit à brûler, et elle ne dégage aucune mauvaise odeur, ce qui est peut-être une assertion très optimiste ; elle ne peut se renverser, malgré les chocs et les ressauts des voitures.

Plusieurs modèles sont proposés, depuis le plus simple, cadre bois uni, jusqu'à l'article riche pour salons, avec cadre peluche, ornements, poignée guillochée et nickelée. En revanche, on donne la double prime : les 25 cartes postales de l'Exposition, et l'abonnement au Journal des inventions.

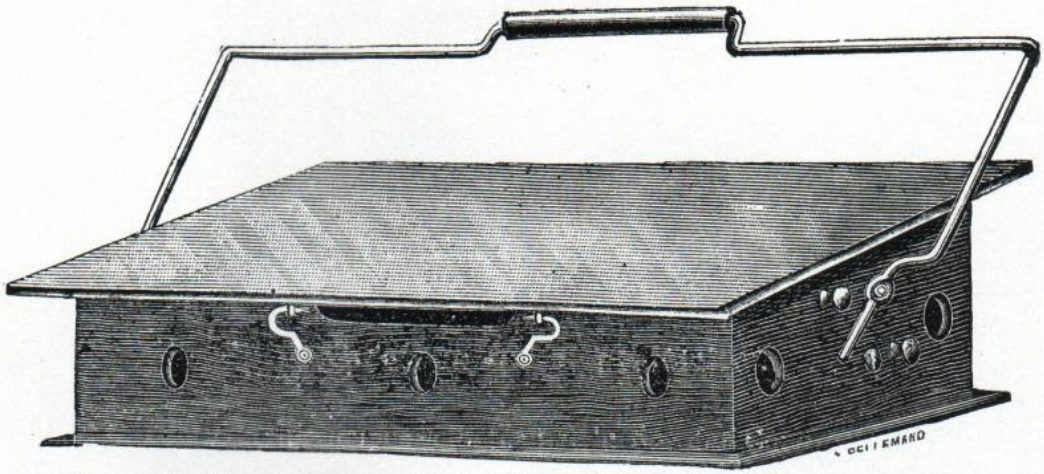
C'est de toute manière un appareil qui témoigne des incommodités, disparues maintenant, qui venaient du froid, et qui apportaient, outre la morsure de l'air glacé — les engelures, les crevasses, les fluxions de poitrine, toutes choses dont on parle beaucoup moins !

(à suivre)

Jean PUISSANT.

L'IDÉALE CHAUFFERETTE A VEILLEUSE

BREVETÉE S. G. D. G.



Un sou !... d'huile à manger ou à brûler, à la condition qu'elle soit bonne.
Une veilleuse !... et une allumette !.,. voilà toute la complication !

N'occasionnant aucune fumée, aucune odeur, sans risque de feu, sans sujétion aucune, d'une chaleur continue, constante dans ses effets, d'une durée de douze heures, sans qu'on ait à y toucher, sans crainte surtout que l'huile puisse se renverser malgré sa mobilité, bien que restant à découvert et bien qu'elle soit agitée de côté et d'autre, et, dans les voitures, malgré leur trépidation sur les chaussées pavées. — Rien n'a été ménagé pour donner à cette chaufferette le confort nécessaire à un objet d'une si grande utilité, et sa construction, quoique coûteuse, est tellement simple, que rien n'est susceptible de se casser ni de ne pas bien fonctionner.

La Chaufferette à veilleuse perfectionnée est entièrement ajustée à la main, par conséquent d'une durée INDÉFINIE.

FORME PUPITRE OU INCLINÉE

(Longueur 0m25; largeur 0m17; hauteur la plus grande 0m08)

C. 110.— Cadre bois verni soigné, plaque cuivre poli, poignée nickelée, la pièce **10 50**
C. 111.— La même, plaque guillochée et nickelée..... — **12 50**
C. 113.— Cadre noyer *ébénisterie*, ornements, poignée et plaque cuivre guilloché, nickelé, *article très soigné*..... — **16 50**
C. 120.— Cadre *peluche*, ornements, poignée et plaque cuivre guilloché et nickelé, *article riche pour salons*..... — **21 »**

FORME TABOURET

(Longueur 0m25; largeur 0m17; hauteur 0m10)

C. 116.— Cadre bois verni soigné, plaque cuivre poli, poignée nickelée, la pièce **11 50**
C. 117.— La même, plaque guillochée et nickelée..... — **13 50**
C. 118.— Cadre noyer ébénisterie, ornements, poignée et plaque cuivre guilloché et nickelé, article très soigné..... — **17 50**

En raison de la hausse sensible qu'il y a sur cet article, prière d'ajouter 0.60 pour port, l'emballage en caisse sera franco contre mandat ou remboursement. Pour l'étranger, port en sus.

G. RENAULT & Cie, 43, Boulevard de Strasbourg, PARIS

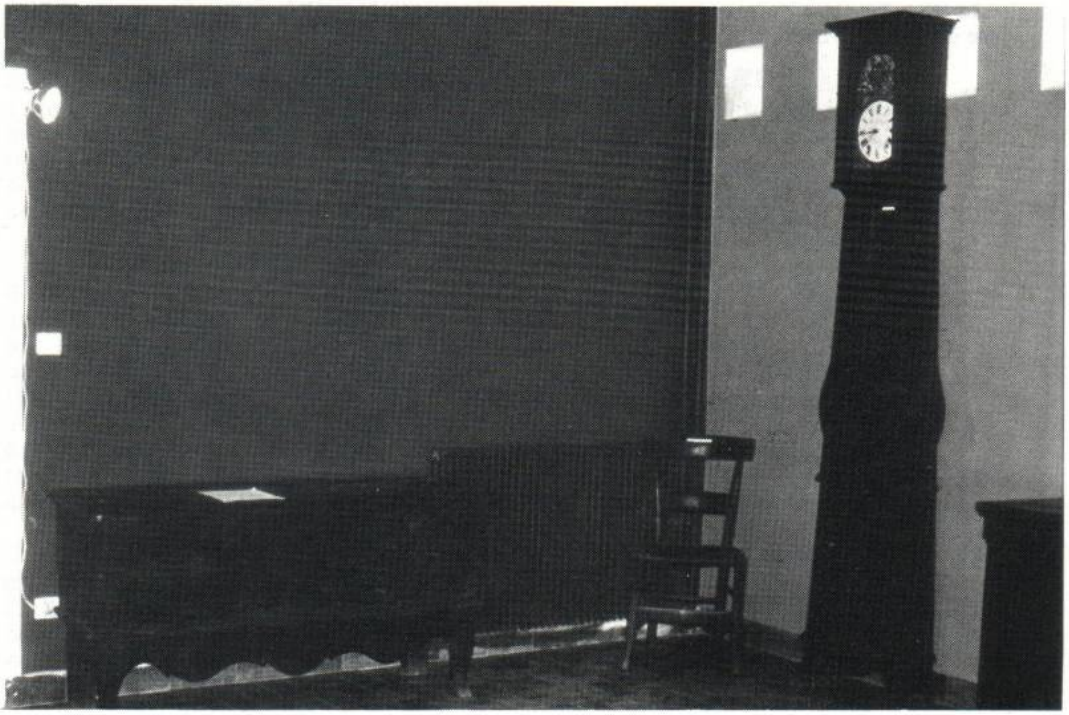
Et dans les principales Maisons tenant l'article de ménage.

Se recommander du " *Petit Républicain de l'Aube* " pour obtenir la prime jointe avec chaque chaufferette, et qui consiste en une pochette de 25 ravissantes cartes postales illustrées des vues de l'Exposition, plus un abonnement d'un an, *à titre gracieux*, à la *Revue des Nouveautés*, journal d'inventions pratiques, contenant 28 pages de texte et environ 150 gravures.

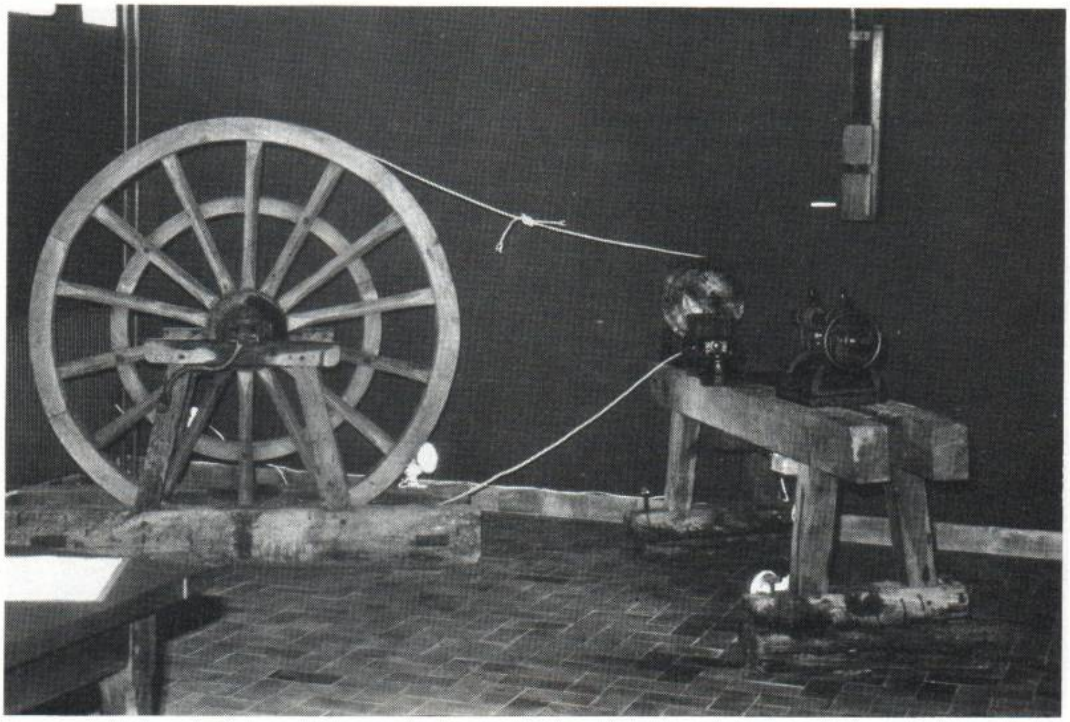
61-25

EXPO
LE MOBILIER CHAMPENOIS

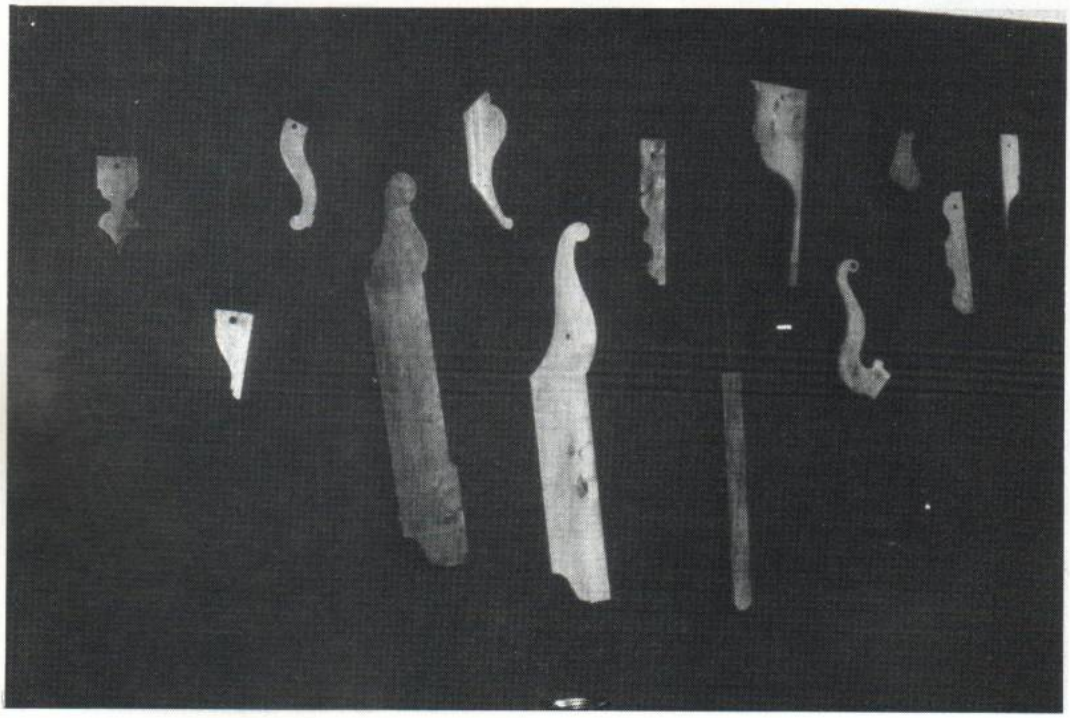
Exposition réalisée à la Maison du Parc.
(Lac de la Forêt d'Orient)



L'ÉBÉNISTE



Exposition réalisée à la Maison du Parc.
(Lac de la Forêt d'Orient)



LE TONNELIER

**Exposition réalisée à la Maison du Parc.
(Lac de la Forêt d'Orient)**

EXPO ET ANIMATION A LA F.O.L. DE CHAUMONT

CHAUMONT

Du 6 au 12 mai à la Fédération des œuvres laïques

Exposition des arts et traditions populaires en Champagne

Les danses en bonnet ne sont pas tout le folklore, mais sans elles, il n'aurait assurément pas été possible de faire savoir au grand public d'aujourd'hui que ces mêmes danseurs, à leur époque costumée, étaient vignerons, menuisiers, charpentiers, cordiers, boulangers ou sabotiers.

Et que leur art, propulsé davantage par l'amour du métier que par l'appât du gain, était déjà la source du grand mouvement actuel en faveur de l'objet fait des mains de l'homme, de préférence à celui que débite la machine.

L'exposition, qui a été inaugurée hier, à 10 h., dans les locaux de la Fédération des œuvres laïques, 5, rue Decres, n'est qu'un aspect elle aussi de ce vrai folklore tel qu'on doit le concevoir, mais sans elle aussi resterait — et ce serait dommage — méconnu.

Gilbert Roy, conseiller technique régional, et Michèle Andrieux, conseillère technique et pédagogique à la SAFAC (Société de folklore de[s] artistes champenois) vivent leur passion pour un passé qui est déjà l'avenir.

Leur association rayonne dans tous les départements de la région Champagne-Ardenne qui sans eux, peut-être, ne connaîtrait jamais d'autres frontières qu'administratives.

« C'est en Haute-Marne où nous sommes le plus pauvre, a révélé Gilbert Roy, car nous n'avions jamais pioché pour trouver de bonnes volontés prêtes à nous appuyer. »

Or, la FOL s'est montrée très intéressée et cette première exposition, dans des locaux rénovés, est davantage qu'un simple passage, une véritable étape.

Si les adultes, sous la conduite de Gilbert Roy, ont découvert qu'une panoplie d'outils pouvait être autre chose qu'une banale exposition, il suffisait de voir les visages penchés sur les étiquettes et déchiffrer des « bizzarreries » telles que : bisaigne, couteau à pied, pierre à huile, piou, chauve-souris, sabre à mare, bident, poêle à pattes (et non l'inverse), molettes à faux points (de celles utilisées maintenant mécaniquement pour faire croire à des chaussures « cousues main »), hottes de vigneron (carrée[s] ou en demi-cercle), moules tressés de boulanger, bottes de toile des régions de vignobles, etc.

Les élèves des écoles qui ont participé quelques instants après la visite, ont découvert un monde imagé proche pour eux du merveilleux et dont ils ne soupçonnaient pas les racines.

Accueillies par M. Delaile, inspecteur de l'Education nationale et président de la Fédération des œuvres laïques, les personnalités présente[s] étaient nombreuses et parmi elles : MM. Georges Berchet, sénateur-maire ; Lenoir, inspecteur d'académie ; Genest, conseiller général ; Tisserand, directeur départemental de Jeunesse et Sports, représenté par M. Bonfils, assistant d'éducation populaire ; MM. Golliot (IDEN) ; Wilhem, vice-président de la FOL ; Gabriel Larmenier, secrétaire général, et tous les membres de la FOL, etc.

L'intérêt pour les écoliers est indéniable et leurs visites se succéderont durant toute la semaine, du 6 au 12 mai.

Le public, également, est invité à se rendre au numéro 5 de la rue Decres, de 10 h. à 12 h. et de 17 h. à 19 h., pendant la durée de l'exposition.

Les personnalités.

Une classe d'élèves en visite.

JASÉES

TOUTE LA « SCIENCE » DU CARILLON

(De M. Camille Martin, Président de l'Association Départementale du Tourisme de l'Aube, à Jean Daunay).

Ton récit a eu le large mérite de me remettre en mémoire une histoire de carillonneur authentique.

Il y a un quart de siècle, mon père et ma mère avaient été choisis comme parrain et marraine des confirmations se déroulant à Bernon (Aube), sous l'autorité de Mgr Le Couédic.

A l'issue de la cérémonie, mes parents avaient offert le verre de l'amitié dans leur maison.

A un moment donné, Mgr Le Couédic, dont la finesse de pensée n'avaient d'égales que ses vastes connaissances philosophiques, demanda à haute voix : « Je voudrais bien faire connaissance de l'artiste qui nous a charmés tout au long des vêpres en faisant vibrer nos cœurs au diapason de ses cloches d'airain ».

On va quérir le maestro.

C'était un petit homme, nanti d'une barbe à la Fallières, vêtu d'un costume noir (mité et ciré par les ans) tenant entrecroisés religieusement dans sa main droite les fameux maillets.

Il passait dans le pays pour un original, ce qui n'excluait chez lui ni le bon sens primaire, ni des connaissances puisées aux sources d'une lecture forcenée.

Entre autre : au lendemain de la guerre de 1914, voyant les avions sillonner notre ciel, il s'arrêtait sur le bord du chemin, tendait vers l'objet de son ire un poing vengeur et, prenant les gens à témoin, il hurlait : « Voilà les trompettes du cataclysme ».

(Figure-toi qu'en 1943, pris avec mon épouse sous un bombardement parisien, alors que tout tremblait autour de nous, je songeais que la prédiction du père Cottey se réalisait !...)

Donc, pour en revenir au carillonneur, Mgr Le Couédic le complimente, en ajoute un peu, et lui dit : « Mais comment avez-vous fait pour parfaire votre talent et arriver à une telle perfection ? »

Alors, je te le donne en mille...

L'homme se redresse, semble ruminer sa réponse, qui file comme un boulet de canon : « Mais, Monseigneur, à l'école, j'ai toujours été fort en mathématiques ».

L'entourage maintient difficilement son sérieux, quelques rires éclatent, tandis que l'évêque le gratifie d'une bénédiction supplémentaire (en le félicitant qu'un tel travail l'ait propulsé si haut) et l'assure de son admiration. Tout en s'éloignant, il confie à mon père : « Je n'ai pas bien saisi l'explication de ce brave homme mais, dans certains cas, le pouvoir de Dieu fait bien des miracles ».

LE PATRON DES TONNELIERS

A Cumières, il est dit que Saint-Jean étant le patron des tonneliers, il appartenait à ceux-ci de ramasser des hottes usées et des petits fagots de sarments pour les rassembler à l'endroit choisi pour édifier le bûcher de la Saint-Jean (Van Gennep).

Defer (Vie des Saints du Diocèse de Troyes), signale que le patron des tonneliers est Saint-Jean Porte Latine (fête le 6 mai).

Bourcelot (Atlas linguistique de Champagne et de Brie) signale Saint-Martin, pour le même office « car il a contribué à l'introduction de la vigne ».

DONS A LA SAFAC

D'un jeune à Troyes : une scie passe-partout et un outil à araser les murs de torchis.

De M. Vouillemont à Dienville : Herminette, planes, trusquin grattoir de tonnelier, bisaiguë, gabarits divers.

De M. Fèvre, Bréviandes : Brides de sabots, deux crécelles.

LES ROULEES

A Amance, les offices de la semaine Sainte étaient chantés par les enfants de chœur. Après la dernière annonce du samedi, ils terminaient par un « Préparez vos œufs » retentissant, annonciateur de la quête du lendemain.

AU PREMIER COUP DE L'EAU BENITE

Une annonce qui rappelle à M. Fèvre, l'histoire vraie que voici :

Comme chaque année, pour le battage, il y avait beaucoup de monde autour de la grande table de ferme.

Après le repas, c'est la Marie, une vieille femme, qui apporte la bouteille.

L'un des convives en avale une bonne gorgée et la recrache aussitôt : « C'est d'l'iau que tu nous as foutu là ».

C'était en effet la bouteille d'eau ... bénite que la Marie avait apportée ! Elle s'empressa de la remplacer par la « bonne » bouteille.

Ce qui permit à chacun de prendre double rasade pour oublier l'aventure.

L'AGRICULTURE D'AUTREFOIS

La Safac s'aperçoit qu'elle est extrêmement pauvre en documents « agricoles ». Labour, semailles, travail à la herse, moissons à la faux ou avec la lieuse, battages... Notre fonds est bien peu approvisionné.

C'est la raison pour laquelle nous lançons un appel à nos adhérents. Qu'ils nous confient les vieilles photos et cartes postales anciennes qu'ils pourront découvrir dans leurs archives familiales et qui traitent de sujets agricoles. Qu'ils nous indiquent, pour chaque document, les références qu'ils en connaissent.

Grand merci à tous.

VU A L'EXPOSITION PHOTO

Le samedi 8 avril 1978, dans le narthex de l'église de Creney (Aube), Guillemigele ouvrait son exposition photo : « Chez nous en 1900 ».

Une exposition de 73 agrandissements, parmi lesquels nous avons retenu :

— De très beaux clichés rappelant les travaux agricoles au début de ce siècle.

— Un vieux puits à manivelle de bois.

— Un groupe d'hommes, parmi lesquels trois seulement sont restés coiffés. Coiffés d'une toque, genre toque de sacristain. Est-ce là le signe d'une appartenance à une catégorie sociale bien définie ? Qui pourra nous renseigner ?

Folklore.
Revue d'ethnographie méridionale.

Carcassonne. Printemps 1978

A. Raucoules. Souvenir d'un cordonnier.

R. Nègre. Un gagne-petit, jadis dans le Razès.

P. Gougaud. Souvenirs du contrebandier et de la femme qui récitait les sept psaumes.

Les cahiers haut-marnais.

Chaumont 1er trimestre 1978

Quelques détails émouvants de L. Brale sur la vie d'une sage-femme de campagne... la mère de l'auteur.

Evocations.

Crémieu. Janvier 1978.

Pierre Malet. Le loup dans la région de Romans, De la Révolution à nos jours.

Ch. Talon. La moisson en Bas-Dauphiné, au début du siècle.

Pays de Bourgogne.

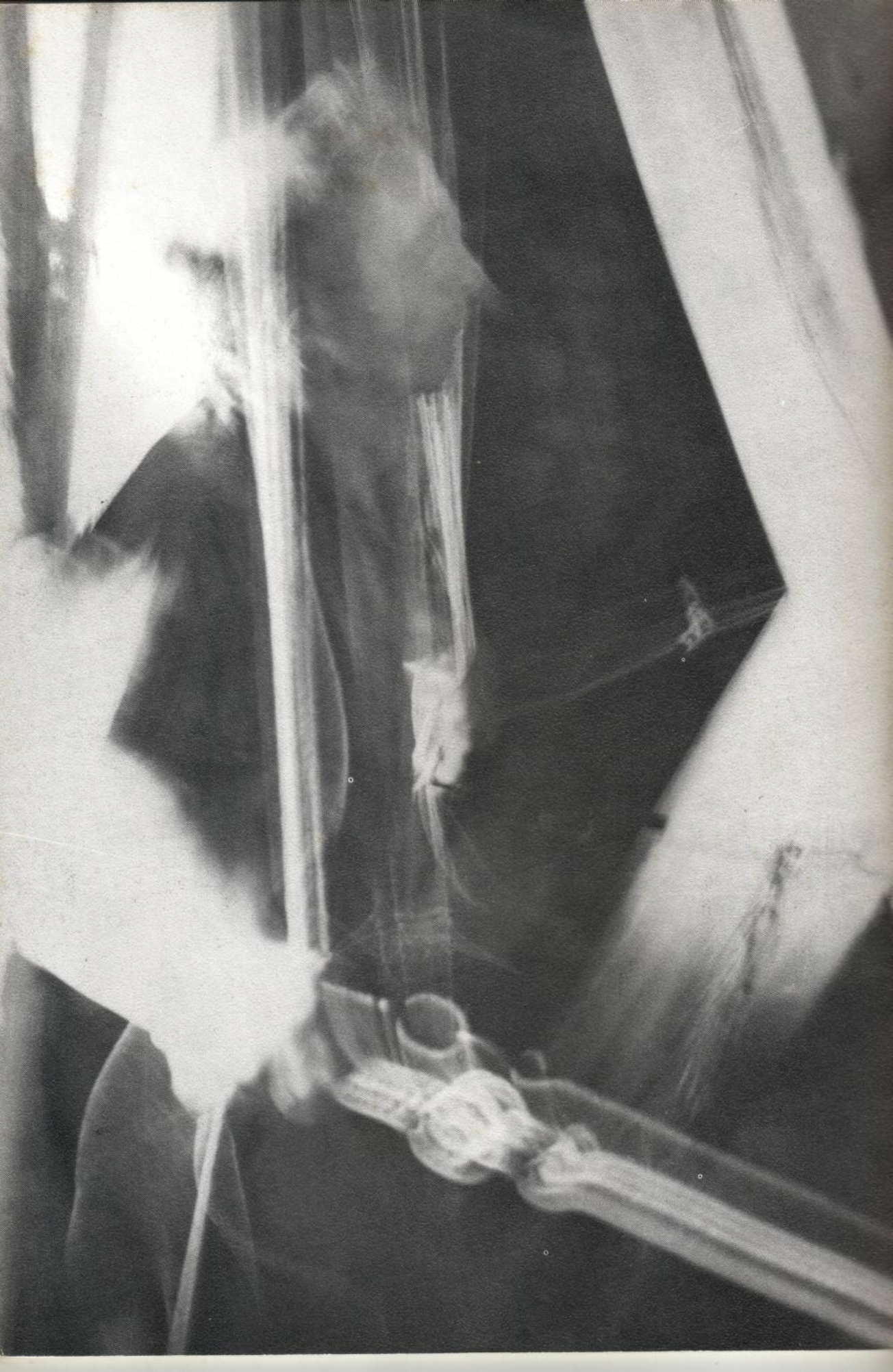
Dijon. 2e trimestre 1978.

Connaissez-vous les armoires de sorcellerie ? L'auteur nous présente l'une de ces armoires connues en Bresse, qui « ressemble beaucoup aux châsses vitrées qui contiennent des statuettes de saints ».

On y trouve, entre autres, « un évêque (Saint-Nicolas), Sainte-Barbe avec sa tour, trois chiens (?) dont l'un porte une croix sur la tête ».

(Dans le chien à la croix, nous serions tentés de reconnaître le cerf de Saint-Hubert).

« De plus, demande, M. Colombet, pourquoi cette dénomination d'**armoire** de sorcellerie ? »

Bulletin
du Comité de Folklore champenois.

Enquête sur l'habitation. Enquête sur le folklore social et juridique. Légendes autour du menhir d'Aumenancourt-le-Petit (Ch. Poulain). Gastronomie familiale champenoise (C.B.).